Daniel Soil

L'Avenue, la Kasbah

roman



M.E.O.

Daniel Soil

L'AVENUE, LA KASBAH

roman

Préface de Gilbert Naccache



M.E.O.

Préface

Arrêtons-nous, le spectacle en vaut la peine

Je n'étais pas en Tunisie en décembre 2010 ni au début janvier 2011. Comme beaucoup de mes compatriotes, j'ai vécu cette période dans une sorte de transe qui s'est poursuivie longtemps après mon retour au pays, le 17 janvier 2011 : comme tout le monde, je me suis efforcé de me renseigner, de savoir qui a fait quoi, comment les choses se sont déroulées, quelles forces ont été actionnées. Mais je n'ai pas eu de doute, il s'agissait bien d'une révolution.

Savoir que c'était une révolution n'était pas difficile pour moi, j'attendais cela depuis mon entrée en politique, en 1954. Et, il faut le dire, j'étais résigné, elle n'aurait pas lieu de mon vivant. Mais j'aurais dû m'en douter, il y a une telle accélération de l'histoire depuis les années 1980 que tout était devenu possible, et donc, on était en face d'une révolution, une vraie.

Peu importe comment j'expliquais le phénomène, il me fallait d'abord en comprendre le déroulement. Pour moi, la révolution, c'était d'abord le changement politique à la tête du pouvoir, la participation populaire aux changements, et surtout la nouvelle culture de l'égalité, promue et propagée par un parti politique d'avant-garde. Rien ne se passait selon ce schéma, et je ne trouvais aucune explication chez mes anciens compagnons de lutte qui ne se remettaient pas de n'avoir rien vu venir et de ne pas savoir où se placer dans la recherche d'un nouvel équilibre et de nouvelles normes sociales. Il ne restait

que la solution d'apporter ce que je pouvais à ce formidable bouleversement, tout en demeurant attentif à ce que les uns et les autres pouvaient dire de ce qui se passait.

En vérité, peu de choses de ce côté-là, les commentaires étaient axés sur les aspects politiques des événements ; il faudrait sans doute attendre que soit digéré le choc du changement, celui des choses comme celui des idées, et que la poésie liée à ce changement soit exprimée avec des mots. Et, comme cela se produit quelquefois, c'est le regard d'un étranger de passage, tombé amoureux du pays et de ses habitants, qui va dire le premier que la révolution, suprême transgression de l'ordre social, réintroduit l'amour, le possible et l'improbable, avec la poésie qui remplit le cœur de ceux qui se battent pour changer la vie.

Daniel Soil nous transporte en différents lieux, dont ceux du titre de son ouvrage, symboliques de moments-clés de la révolution tunisienne, l'Avenue Bourguiba où se retrouvaient ceux qui manifestaient et la place de la Kasbah, où siège le premier ministère et où étaient organisés les sit-in des révolutionnaires. À travers le récit de la recherche au quotidien de la vérité de la première année de ce chamboulement, il nous raconte la naissance difficile d'un amour évident, neuf, mais d'abord refusé au nom des traditions, et qui va vaincre, parce que l'amour et la poésie sont dans l'air, frère et sœur des nouveaux sentiments qui ne se cachent plus : ces regards tournés vers l'autre, la solidarité, le refus de l'injustice et surtout la dignité, dont le peuple cherche les champs d'application.

Mais la vie de chacun des protagonistes de l'histoire au cœur de l'Histoire est liée à une terre différente, ils se sépareront sans renier leur amour, porteurs d'une foi nouvelle : au-delà des vicissitudes de la vie, des difficultés d'en saisir les plus beaux

moments, ils sont maintenant porteurs de nouveaux espoirs, nés de la rencontre avec la Tunisie de la révolution : quoiqu'il arrive désormais, cet espoir les habitera et les rendra plus aptes au bonheur, à tous les bonheurs.

En fin de compte, Daniel aura rendu un hommage appuyé à la révolution, celle qui transforme toute la vie, dont le moteur, l'amour, est aussi l'objectif. Et, en passant, avec beaucoup de discrétion et une grande délicatesse, il a dit au peuple tunisien comme il se sentait, non pas seulement un observateur objectif de son saut dans l'inconnu, mais aussi un frère anxieux du devenir des siens.

Gilbert Naccache

Une révolution n'est ni positive ni négative. Elle est. Elle est un potentiel. Une nouvelle donne. Un nouveau départ. Un nouveau matériel génétique. Mais elle n'émerge pas non plus par génération spontanée. Le nouveau vient en partie de l'ancien (parfois en se positionnant à 180° de l'ancien). Avec un nouveau souffle, une nouvelle règle du jeu, de nouveaux objectifs.

Certes, une révolution n'est ni positive ni négative. Mais, comme elle détruit un ordre ancien embourbé dans ses contradictions et qui a atteint ses limites, elle est nécessairement meilleure que ce qui l'a précédée. L'ancien est finissant et, dans sa décadence, il devient de plus en plus nocif. Il est en décomposition. La révolution, elle, est toute en potentiel. Elle est l'espoir (qui sera nécessairement déçu, car rien n'est jamais blanc ou noir). Mais surtout, elle est l'opportunité d'une nouvelle vie, qui n'a pas encore été au bout de sa gloire, et encore moins au bout de ses contradictions.

Farah Hached

La rencontre

Horizons à perte de vue. Pierraille éparpillée. Chèvres et chameaux à la recherche de quelque touffe intacte. Est-ce un mirage ? Voici un homme qui marche sur le plat en suivant l'oued à sec. Son pas est souple, rapide. Son corps creusé. Le visage noirci d'un début de barbe. Il porte une *qamis* de couleur sable, ternie dans le bas par le balayage des pierres innombrables. La voiture qui l'a déposé là repart dans un nuage de poussière. On se demande si cette Peugeot reviendra un jour le chercher. L'homme s'approche d'un pas alerte, sans souffrir semble-t-il des poids qu'il porte, une valise dans une main, un sac bien rempli dans l'autre. L'homme suit une piste qu'il reconnaît aux pierres les plus grosses, repoussées sur les bords. Il marche un peu comme s'il dansait, s'élevant légèrement à chaque pas. Combien de temps mettra-t-il jusqu'à Guermassa, l'ancienne cité accrochée à la falaise, érodée par les vents et les pluies d'orage ? Parfois, on a l'impression qu'il fait du sur-place, imitant la marche et ses mouvements, tout en restant immobile.

Colline ocre plantée sur roche. Poussière en panache parmi les figuiers de barbarie. Un mulet gravit la colline, tiré par une femme en djellaba, qui porte sur le dos un lourd fagot. Sur les flancs de la bête, des outres gorgées d'eau. Le chemin sera encore long, jusqu'aux bâtisses là-haut. Maisons en torchis, cavernes creusées dans la colline, tout est du même sable. Rien ne ressort, on devine seulement des murs plus ou moins droits, produit d'un travail lent. Enfants, ânes et chevaux piétinent ce qui apparaît bien comme des tombes émergeant à peine du sol. En contrebas, l'oued à sec, dont on imagine qu'il n'accueille l'eau qu'une ou deux fois l'an – crues de boue inutile.

Le mulet progresse sans protester. Il connaît chaque obstacle. Pour lui, c'est routine. Il monte la colline qui a forme de cône parfait, striée par le tracé du chemin qui s'élève en spirale vers le sommet. Au-delà d'une certaine hauteur, plus de bâtisses, plus de cavernes, seulement une rocaille plus foncée. Près d'un marabout à la coupole parfaitement courbe, trois palmiers aux troncs ravagés par d'anciennes tempêtes.

Deux hommes se tiennent accroupis au fond d'une grotte, face à face, éclairés par une lanterne posée au milieu d'eux. Ils tournent la tête et regardent le photographe sans sourire. Le visage de l'un est net, l'autre un peu flou. Le premier porte un bonnet de laine brute, son front est plissé, les traits accentués par la lumière de la lanterne. Le regard est profond, la bouche bien dessinée sous une moustache taillée. L'autre regarde la lanterne et médite. Il porte un turban de couleur claire. On sent une discrète mais réelle hiérarchie entre eux. L'un laisse entrevoir son droit de dire, l'autre montre une docilité assumée de longue date, l'accord sur son statut de second. Ses mains sont croisées devant lui, prêtes à porter aide et assistance. Les deux hommes produisent une ombre forte, inscrite sur le mur au fond. De quoi parleraient-ils ? Des mariages et des morts, des naissances et des circoncisions. On imagine des femmes et des enfants qui circulent furtivement d'une caverne à l'autre, des portes en bois qui s'ouvrent et se ferment avec douceur. Le mythe de la caverne rejoué, ici comme dans la Grèce antique ? La réalité et l'illusion, toujours aussi difficiles à démêler ?

✵

Elie repose les trois photos. Il revient tout juste de sa rencontre avec le cinéaste Jean-Jacques Andrien, qui lui a remis ces prises

de vue datant de 1975, lors du tournage en Tunisie de son film *Le fils d'Amr est mort!* Elie lui a exposé son idée : retourner à Guermassa, dans le Sud rocailleux, en cet automne 2010, trente-cinq ans plus tard, en sa compagnie. Il imagine suivre le cinéaste et capter ses retrouvailles avec les acteurs du film, tous amateurs, tous habitants des maisons troglodytiques creusées à même la roche dans la montagne. Très vite il a gagné l'intérêt du cinéaste, puis son accord. Au final, celui-ci s'est révélé acquis à la perspective de voir un regard extérieur se poser sur cet instant inouï. Andrien s'est souvenu qu'à l'époque, les habitants avaient accepté d'être filmés, mais après avoir longtemps hésité.

Elie a pris les billets pour Tunis. Il y sera quinze jours avant le cinéaste. Il veut se donner le temps de trouver un assistant-traducteur qui l'accompagnera sur ce tournage et facilitera le lien avec les habitants. Un Tunisien familier du cinéma et, autant que possible, du patrimoine aride.

À peine arrivé, il s'informe sur les lieux où il pourrait prendre le pouls de la ville. À l'hôtel où il descend, La Maison dorée, on lui suggère – à demi-mot – une rencontre organisée par le *Club Mohamed Ali pour la Culture ouvrière*. On lui fait comprendre que ce club figure parmi les rares associations plus ou moins indépendantes du pouvoir en place. Une douzaine d'intellectuels y présentent la phase finale d'un travail prospectif intitulé « Quelle Tunisie en 2040 ? ».

Il prend place dans la salle anonyme d'un grand hôtel au centre-ville. Les orateurs lui paraissent bien sûrs d'eux. Leur intuition ? La poursuite du projet actuel, moderniste : promouvoir le travail et le mérite, plutôt que l'enrichissement par la rente. Le libéralisme est leur credo, de même que la perspective d'un

Maghreb intégré, rassemblant Maroc, Algérie, Tunisie, meilleur outil pour éloigner tout risque de régression civilisationnelle.

– Bonjour, Monsieur. De quel pays venez-vous ?

– De Belgique. Je viens d'arriver. Et vous-même ?

– Je suis Tunisienne. Je m'intéresse à la prospective. Mais je ne fais pas de politique. Vous êtes d'accord avec ce qui vient d'être dit ?

– Ma foi, je ne me rends pas bien compte. Ce sont des propos un peu trop généraux à mon goût.

La jeune femme se penche vers Elie, regarde, furtive, à droite et à gauche pour voir si personne ne peut l'entendre, puis poursuit mezza voce.

– Percevez-vous à quel point ce discours est convenu ? À quel point il ressasse tous les clichés répandus par le Pouvoir en place ?

– Vous savez, je suis cinéaste débutant, je connais mal votre pays.

– Déjà entendu parler de Psycho-M ? C'est un rappeur. Il est mis en difficulté pour s'être moqué de deux stars du « modernisme », si prisé par les notables qui nous entourent… On lui reproche – souvent sans l'avoir écouté – de tenir un discours rétrograde, fanatique. Ses textes dénoncent la modernité… si elle signifie soumission des Arabes à l'Occident. Il se moque de ces stars flamboyantes si obséquieuses vis-à-vis du régime. L'une d'elles a déposé plainte contre le rappeur parce qu'il mettrait en cause les acquis – je la cite – « de la Tunisie dont nous sommes fiers ». Vous me suivez ?

À ce moment, la femme jeune regarde les mains d'Elie et s'y attarde, leur minceur, leur netteté. Elle les frôle, puis se reprend : j'adore votre stylo jaune vif.

Il le lui tend et, pour continuer à écrire, récupère un vieux Bic dans sa besace. À son tour il détaille le visage de la femme, surtout sa chevelure, presque bleue à force d'être noire.

– Merci de me donner cet éclairage. Voulez-vous prendre un café après la séance ?

– J'aimerais, mais je ne peux pas, ce n'est pas si simple pour moi.

– Plus tard peut-être ? On m'a parlé d'une exposition appelée *Magnifique Tunisie*. Vous savez, je viens d'arriver. Elle m'intéresse. Elle ouvre demain. Au cas où vous pourriez vous libérer…

– Plus tard peut-être. J'aurais trop de problèmes si je devais vous accompagner si vite. Ce n'est pas l'envie qui manque. J'irai voir l'exposition de mon côté. Magnifique Tunisie… Ouais. Sans doute un énième plaidoyer. Vous êtes sur Facebook ?

– Non. Vous croyez que je devrais m'inscrire ?

– Cela nous permettrait de garder le contact. J'aime votre curiosité pour le pays. Et en tout cas, c'est sur ce réseau que vous lirez les nouvelles les plus vraies sur la Tunisie. Comme par exemple les sit-in des diplômés chômeurs, qui disent leur colère à Gabès, Gafsa, Tataouine et autres villes du Sud. Les « recommandations » de se faire membre du parti au Pouvoir pour obtenir un emploi. Sans quoi, humiliation, mise à l'écart, harcèlement, prison. Comme, autre exemple, la révolte des mineurs à Redayef en 2008, qui est dans toutes

les mémoires mais dont on ne parle pas… Je peux garder le stylo ? Je pourrais vous le rendre plus tard.

✵

De retour à la Maison Dorée, Elie s'installe dans le hall. Très vite il s'aperçoit qu'il faut avoir l'ouïe fine pour entendre les conversations autour des tables basses. Sauf sans doute celles où pérore un tenant du président, à propos de projets qui ont tous le même but : relancer la sympathie pour le régime. Comme ce maxi-spectacle qu'il vante : « Sur les traces des Phéniciens ». Elie apprend à repérer les fonctionnaires de l'Agence tunisienne de Communication extérieure, blafards, cols élimés, qui célèbrent Hannibal, Hasdrubal, Amilcar Barka, suggérant qu'un fil rouge relie ces figures mythiques à l'actuelle famille régnante. Puis il monte dans sa chambre, allume l'ordinateur et s'adresse à Alyssa via son adresse mél.

– Bonjour, Alyssa, je vais m'inscrire sur Facebook et par ce réseau j'en saurai plus sur le pays, à vous croire. Par ailleurs, je crois deviner pourquoi un rendez-vous dans un lieu public est difficile pour vous. Auriez-vous vécu un deuil ? Si c'est le cas, je vous laisse tranquille.

– Non, ce n'est pas ça ! J'ai envie de vous revoir, mais je ne suis pas aussi libre que j'en ai l'air. Contraintes sociales, parentales, religieuses, appelez ça comme vous voulez. Je ne peux pas fréquenter un étranger comme ça. C'est dommage, mais il n'y a rien à faire. Pour ce qui est de Facebook, oui, bien sûr, nous pourrons nous écrire en message privé Vous savez, ça va bouger en Tunisie, je le sens. Il suffit de voir la colère des syndiqués : préavis de grève déposé pour les enseignants du primaire et du secondaire, inquiétude des « Poste et Télécom » qui craignent d'être privatisés. Et pour tout le

monde, l'âge de la retraite, qui pourrait être retardé. Des meetings se tiennent dans plusieurs régions, où est établi un lien entre les conditions de vie des vieux et le désespoir des jeunes. Colère, surtout devant l'attitude hautaine des autorités. Des voix s'élèvent, sans cesse plus nombreuses, qui exigent la liberté de parole pour ceux qui veulent voir émerger des gens intègres.

– Connaissez-vous Guermassa, dans le grand Sud désertique ? Voici en pièce jointe trois photos d'un film tourné là-bas par un Belge en 1975. Son titre : *Le fils d'Amr est mort !* Le réalisateur a choisi d'associer des habitants de Guermassa au tournage. Le scénario évoque la mort en Europe d'un militant originaire de ce village. Les retrouvailles de Jean-Jacques Andrien avec les « acteurs » de l'époque peuvent être assez émouvantes, je crois. J'ai persuadé le cinéaste de me laisser filmer ce moment-là. Dans l'immédiat, je cherche un assistant qui parle la langue du pays et qui m'aiderait dans toutes les démarches.

– J'aime ces trois photos, elles me paraissent moins « officielles » que celles que j'ai vues à l'exposition *Magnifique Tunisie*, elles sont plus habitées, plus affectives, on devine le lien fort créé entre le cinéaste et les gens du coin. Et puis, quelle âpreté, ces paysages ! Vous savez, j'ai très envie de vous revoir, mais je ne peux accepter un rendez-vous en tête à tête. La semaine prochaine, on pourrait peut-être se croiser à la conférence de presse qui annoncera les *Journées du Cinéma européen* ?

– Bien… *behi* ?

– Si vous dites *behi*, vous êtes presque tunisien !

À la conférence de presse, Alyssa captive à nouveau Elie par son naturel, sa faconde, cette façon de chercher l'intensité dans l'échange. Elle porte une longue et large jupe brune à motifs, qui souligne à chaque pas l'agilité de ses jambes. Assis côte à côte, ils donnent à leur proximité une signification que personne autour d'eux ne soupçonne. Aucun geste, aucune parole, seulement la conscience partagée – mais muette – d'une tendresse à laquelle tous deux aspirent. À la sortie, Alyssa gémit doucement. C'est sa manière d'exprimer le regret de devoir quitter Elie. Celui-ci lit une vague colère dans le mouvement qu'elle a de frapper son dos contre le mur chaulé du Palais Kheireddine. Mouvement qui laisse une trace blanche sur ses épaules. Elie tente de l'effacer, mais son geste se révèle trop doux pour être efficace. Ils se quittent, n'ayant d'autre perspective que de poursuivre leur échange sur Facebook.

– C'est grâce à ce réseau que vous saurez la vérité sur ce qui se passe dans le pays… pour autant que le Pouvoir ne le bloque pas.

Son visage s'anime. Elle est fan de Facebook, comme tous les jeunes autour d'elle.

– Allez sur la page de Bendir Man et d'El General ! Des artistes qui osent, dans la grisaille ambiante. Vous avez vu ces flics partout ? Comme si la *Sinistre Surveillance* – c'est comme ça que je l'appelle – prenait la mesure de la nervosité qui se répand. Et puis il y a ce Procureur qui a récemment exprimé des doutes sur la légalité du rachat à vil prix d'une cimenterie par la famille régnante.

Elie remarque les flics postés de l'autre côté de la rue, qui filment la sortie de la réunion. Le omda surveille sa zone, entouré de nervis

en civil, si reconnaissables à leur mine que l'uniforme a été jugé superflu. Il repart vers la Maison dorée, sourire béat aux lèvres, né de cette poignée de mains prolongée que vient de lui donner Alyssa, ce regard bref mais vif qui ouvre l'horizon, qui annonce, mieux, qui promet.

– Bonjour ! Cette histoire me prend trop la tête, Elie. Ce qui paraît simple pour vous ne l'est pas pour moi. Je ne suis pas disponible pour une rencontre en tête à tête et pourtant j'en ai envie. Le jour où elle sera possible, je vous le dirai. Il sera peut-être trop tard. Vous ne serez plus disponible et ce sera tant pis pour moi.

– Non, Alyssa. Il ne sera pas trop tard. J'ai hâte de vous revoir, mais je ne suis pas impatient. Restons proches sur Internet, comme ces jours-ci. On se retrouvera le moment venu.

– Une dernière nouvelle que je vous donne : la *Ligue des Écrivains libres* a déposé son dossier de reconnaissance au Ministère de l'Intérieur. En échange, son animateur a reçu un récépissé. Il sait ce qu'il en adviendra probablement : attente, fin de non-recevoir, passeport confisqué, gel des avoirs, retrait du chéquier, censure des publications. Formalités toujours à recommencer, timbres à repayer, inculpations-surprise, jugements dans l'heure.

– Alyssa, vous me recevez sur Facebook ? Dans la rubrique « discussion instantanée » ? On peut s'écrire en « message privé » ?

– Oui, mais faites attention, Elie. Même sur Facebook, on s'exprime à demi-mot, on chuchote. De même dans les réunions : on éteint les portables. Les rires sont suspects, ils